

# À Monsieur de Verdun

Ode XXVIII.

Si j'avois un riche tresor,  
Ou des vaisseaux engravez d'or,  
Tableaux ou medailles de cuivre,  
Ou ces joyaux qui font passer  
Tant de mers pour les amasser,  
Où le jour se laisse revivre,

Je t'en ferois un beau present.  
Mais quoy ! cela ne t'est plaisant,  
Aux richesses tu ne t'amuses  
Qui ne font que nous estonner ;  
C'est pourquoi je te veux donner  
Le bien que m'ont donné les Muses.

Je scay que tu contes assez  
De biens l'un sur l'autre amassez,  
Qui perissent comme fumée,  
Ou comme un songe qui s'enfuit  
Du cerveau si tost que la nuit  
Au second somme est consumée.

L'un au matin s'enfle en son bien,  
Qui au soleil couchant n'a rien,  
Par défaveur, ou par disgrace,

Ou par un changement commun,  
Ou par l'envie de quelqu'un  
Qui ravit ce que l'autre amasse.

Mais les beaux vers ne changent pas,  
Qui durent contre le trespass,  
Et en devançant les années,  
Hautains de gloire et de bonheur,  
Des hommes emportent l'honneur  
Dessur leurs courses empennées.

Dy-moy, Verdun, qui penses-tu  
Qui ait deterré la vertu  
D'Hector, d'Achille et d'Alexandre,  
Envoyé Bacchus dans les Cieux,  
Et Hercule au nombre des dieux,  
Et de Junon l'a fait le gendre,

Sinon le vers bien accomplly,  
Qui tirant leurs noms de l'oubly,  
Plongez au plus profond de l'onde  
De Styx, les a remis au jour,  
Les relogeant au grand sejour  
Par deux fois de nostre grand monde ?

Mort est l'honneur de tant de rois  
Espagnols, germains et françois,  
D'un tombeau pressant leur mémoire ;  
Car les rois et les empereurs  
Ne different aux laboureurs

Si quelcun ne chante leur gloire.

Quant à moy, je ne veux souffrir  
Que ton beau nom se vienne offrir  
A la Mort, sans que je le vange,  
Pour n'estre jamais finissant,  
Mais d'âge en âge verdissant,  
Surmonter la Mort et le change.

Je veux, malgré les ans obscurs,  
Que tu sois des peuples futurs  
Cognu sur tous ceux de nostre âge,  
Pour avoir conçeu volontiers  
Des neuf Pucelles les mestiers,  
Qui t'ont enflamé le courage,

Non pas au gain ny au vil prix,  
Mais pour estre des mieux appris  
Entre les hommes qui s'assemblent  
Sur Parnasse au double sourci ;  
C'est pourquoy tu aimes aussi  
Les bons esprits qui te ressemblent.

Or pour le plaisir, quant à moy,  
Verdun, que j'ay reçeu de toy,  
Tu n'auras rien de ton poète  
Sinon ces vers que je t'ay faits,  
Et avec ces vers les souhaits  
Que pour bonheur je te souhaite.

Dieu vueille benir ta maison  
De beaux enfans naiz à foison  
De ta femme belle et pudique ;  
La concorde habite en ton lit,  
Et bien loin de toy soit le bruit  
De toute noise domestique.

Sois gaillard, dispost et joyeux,  
Ny convoiteux ny soucieux  
Des choses qui nous rongent l'âme ;  
Fuy toutes sortes de douleurs,  
Et ne pren soucy des malheurs  
Qui sont predictis par Nostradame.

Ne romps ton tranquille repos  
Pour papaux, ny pour huguenots,  
Ny amy d'eux, ny adversaire,  
Croyant que Dieu père très doux  
(Qui n'est partial comme nous)  
Sçait ce qui nous est nécessaire.

N'ayes soucy du lendemain,  
Mais, serrant le temps en la main,  
Vy joyeusement la journée  
Et l'heure en laquelle seras :  
Et que sçais-tu si tu verras  
L'autre lumiere retournée ?

Couche-toy à l'ombre d'un bois,  
Ou près d'un rivage où la vois

D'une fontaine jazeresse  
Tressaute, et tandis que tes ans  
Sont encore et verds et plaisans,  
Par le jeu trompe la vieillesse.

Tout incontinent nous mourrons,  
Et bien loin bannis nous ironns  
Dedans une nacelle obscure  
Où plus de rien ne nous souvient,  
Et d'où jamais on ne revient :  
Car ainsi l'a voulu Nature.

Pierre de Ronsard (1524–1585)